



**HAL**  
open science

## Translation: From a disciplinary field to a model for cultural studies

Susan Baddeley

► **To cite this version:**

Susan Baddeley. Translation: From a disciplinary field to a model for cultural studies. *Diogène : Revue internationale des sciences humaines*, 2019, n° 258-259-260 (2), pp.251-264. 10.3917/dio.258.0251 . hal-04416128

**HAL Id: hal-04416128**

**<https://hal.uvsq.fr/hal-04416128>**

Submitted on 25 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LA TRADUCTION : CHAMP D'ÉTUDES ET MODÈLE DES ÉTUDES CULTURELLES

SUSAN BADDELEY

DYPAC, *Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines*.

La discipline qu'on appelle de nos jours *Translation Studies*<sup>1</sup> est en pleine expansion depuis deux ou trois décennies. Le début de cette expansion coïncide avec le « *cultural turn* » dans les études traductologiques : c'est-à-dire une remise en question épistémologique fondamentale ayant eu pour conséquence l'ouverture de la discipline vers d'autres champs ainsi qu'une extension et une diversification de ses objets d'étude. Comme toute discipline universitaire qui se respecte, elle dispose à présent d'un corpus bibliographique impressionnant de travaux scientifiques<sup>2</sup> ; elle fait l'objet d'un nombre important de journaux dédiés<sup>3</sup> ; elle se décline en formations universitaires ; et l'état de ses connaissances avance constamment grâce à de nombreux colloques et autres événements. Une publication annuelle (*Handbook of Translation Studies*), décrite comme une « manifestation

---

<sup>1</sup> Le terme n'a pas vraiment d'équivalent en français. Selon les contextes, on parlera de « traductologie » (par exemple, pour des formations universitaires, du type Master de traduction) ou de « cursus de traduction » (pour les éléments d'une formation en langues). Le terme « *research in translation studies* » correspond à la recherche traductologique. Ces termes ne permettent pas forcément de bien distinguer entre le travail du praticien (ou la formation professionnelle du praticien) et la traduction en tant qu'objet d'étude scientifique

<sup>2</sup> La bibliographie en ligne *Translation Studies Bibliography (TSB)* recense près de 28000 items dans le domaine (articles de revue, monographies, volumes collectifs, comptes rendus, outils, mémoires et thèses, et manuscrits inédits)

<sup>3</sup> Pour n'en citer que quelques-uns : *Meta, Journal des traducteurs / Meta, Translators' Journal, The Translator, Translation and Interpreting Studies, Translation Studies* ; dans le domaine francophone, *Traduire*, revue de la Société française des traducteurs. *Diogène* n° 258-259-260, juin-septembre-décembre 2017

significative de l'importance institutionnelle croissante de la discipline » (Gambier & van Doorslaer 2011 : viii), et dont l'objectif est de faire le bilan des travaux de plus en plus nombreux et pointus en études traductologiques, est parue quatre années de suite entre 2010 et 2013.

Cette expansion de la discipline et son ouverture vers d'autres champs explique à son tour que la traduction soit de plus en plus prise en compte dans les humanités au sens large (Bachmann- Medick 2012). Et, tout comme de nombreuses autres disciplines universitaires (notamment dans les sciences humaines), elle a été sujette à ce que l'on nomme des « *turns* ». Ce qui caractérise un « *turn* » a été défini entre autres par Mary Snell-Hornby en 2009<sup>4</sup>, et se déroule typiquement en quatre étapes : l'expansion de l'objet d'étude ou du champ thématique ; la métaphorisation ; et l'affinement méthodologique, qui provoque à son tour un « bond » conceptuel et des applications transdisciplinaires. Les études traductologiques ont ainsi connu leur « *turn* » au début des années 1990, ce développement ayant abouti au concept de *Cultural Translation*, « traduction culturelle », terme que l'on pourrait interpréter de deux façons : « prise en compte de la dimension culturelle dans les études sur la traduction », et « traduction (interlinguistique) comme métaphore du transfert culturel au sens large ». Nous allons considérer brièvement ces deux aspects.

### *Cultural translation*

En ce qui concerne la recherche universitaire dans le domaine de la traduction, un « *cultural turn* » se manifeste vers le début des années 1990, en réaction à l'approche purement (ou majoritairement) linguistique des phénomènes de traduction qui avait prévalu jusque-là, en réaction à la notion d'« équivalence »

---

<sup>4</sup> *Translation Studies*, 2/1, 2009

qui avait été développée par des théoriciens tels qu'Eugène Nida (Nida 1964, Nida et Taber, 1969) et à celle de l'« invisibilité » du traducteur<sup>5</sup>. Jusque-là, la discipline s'était développée surtout en marge de la littérature comparée, et son approche des textes avait été de type linguistique et philologique, menée dans un but évaluatif. Au lieu de s'attacher à la traduction en tant que pratique, et cela indépendamment du type de texte traduit, cette approche privilégiait l'étude des « grandes » traductions littéraires, surtout celles qui s'inscrivaient dans l'histoire des nations en devenant « canoniques ». Au cours des décennies 1960 et 1970, avec les premières tentatives de traduction automatisée, cette approche s'est doublée d'une vision de la langue comme une nomenclature, une simple liste de « noms » reliant des « choses », qu'il suffisait de transposer dans une autre langue afin d'obtenir une traduction correcte<sup>6</sup>. Cette vision mettait en valeur la nature profondément asymétrique des nomenclatures d'une langue à l'autre, ce qui a

---

<sup>5</sup> Comme le démontre de manière très pertinente Mary Snell-Hornby (1990 : 80-81), la notion même d'*équivalence* est assez controversée, et le terme est très marqué en fonction de son aire linguistique et culturelle d'utilisation. Pour l'école allemande des traductologues des années 1960 et 1970, le terme *Äquivalenz*, emprunté aux mathématiques et à la logique formelle et impliquant la réversibilité, était appliqué notamment dans le domaine de la lexicologie contrastive, et le concept était opérant surtout au niveau du mot, pris hors contexte. L'émergence du terme et du concept est liée aux premiers programmes de traduction automatisée. En anglais, en revanche le terme *equivalence* est beaucoup plus vague (« deux choses plus ou moins semblables »), n'implique pas la réversibilité et s'applique sans difficulté à des segments traductibles supérieurs au mot. L'allemand *Äquivalenz* et l'anglais *equivalence* ne sont donc pas... équivalents. Pour une synthèse des débats autour de la notion d'*équivalence*, voir Kenny (2009).

<sup>6</sup> S'agissant encore une fois des réalités de la pratique de la traduction, la traduction littéraire n'en constitue qu'une infime partie, et la traduction de « grandes œuvres » littéraires nationales un pourcentage encore plus restreint. Quant à la vision d'une langue comme une nomenclature, qui compte encore beaucoup d'adeptes, elle a été démontée de manière magistrale entre autres par David Bellos (2011 : 93-104)

amené certains linguistes à conclure à l'impossibilité de la traduction.

C'est à partir du début des années 1990 que l'on voit émerger ce qu'on pourrait nommer un « *cultural turn* » dans les études sur la traduction (voir Bassnett et Lefevere 1990 : 4). Dans un article, Mary Snell-Hornby (1990 : 81-82) résumait la différence entre l'approche linguistique et philologique des traductions qui avait prévalu jusque-là, et la nouvelle approche « culturelle ». Cette dernière perçoit l'acte de traduction non plus comme une simple transposition, ou un transcodage, d'une série d'items linguistiques donnée dans une langue A vers une langue B, mais comme un acte de communication pleine et entière, que l'on pourrait assimiler à une interprétation ou à une performance, réalisée à l'intention d'un public particulier et entraînant des processus de réécriture qui peuvent être différents en fonction du public visé<sup>7</sup>. Selon cette approche, la fonction du texte-cible (la traduction) importe davantage que les prescriptions du texte-source (le texte original). Enfin, selon ce cadre d'analyse, un texte est perçu comme faisant partie intégrale du monde, et non pas comme un simple assemblage d'items grammaticaux et lexicaux, ou comme un « échantillon » de langage fonctionnant en dehors de tout contexte.

L'approche « culturelle » de la traduction va donc poser entre autres la question des représentations culturelles qui sont

---

<sup>7</sup> Hans J. Vermeer (1986) avait ainsi développé la notion de *Skopostheorie* (du grec *skopos*, « but », « cible »), selon laquelle la traduction est un acte de transfert interculturel plutôt qu'un acte langagier, et tout traducteur doit ainsi être pourvu de compétences non seulement linguistiques mais aussi culturelles : « La traduction ne consiste pas en le transcodage de mots ou de phrases d'une langue à l'autre, mais il s'agit d'une forme d'action complexe, par laquelle une personne fournit les informations relatives à un texte (le matériau de la langue-source) dans une situation nouvelle, et sous des conditions fonctionnelles, culturelles et linguistiques différentes, tout en en préservant les aspects formels dans la mesure du possible » (1986 : 33 ; nous traduisons).

véhiculées à travers telle ou telle traduction, celle de la transformation, voire la manipulation (consciente ou inconsciente) du texte d'origine, la question de la manière dont on gère l'« étrangeté », l'altérité exprimées dans le texte de départ, et la question des différences culturelles entre le contexte de production du texte d'origine et celui du texte-cible, débouchant *in fine* sur des questions de rapports de pouvoir, de construction et de renforcement de discours dominants.

L'analyse fine de traductions peut servir de révélateur. Lorsqu'on met côte à côte des traductions différentes d'un même texte, ou l'original et sa traduction, il devient possible de constater des effets de manipulation, consciente ou non. La démonstration en a été faite entre autres par André Lefevere (1992), qui a comparé les traductions française, anglaise et allemande du *Journal d'Anne Frank*, et a pu constater à quel point, par des choix de traduction, le traducteur allemand avait minimisé ou même occulté certains éléments du témoignage de l'auteur concernant la violence du traitement des Juifs par les Allemands, opérant ainsi une réécriture du texte d'origine afin de le rendre plus acceptable dans le contexte de l'Allemagne de l'après-guerre (cité par Marinetti 2010 : 27).

L'idée du « traducteur-traitre »<sup>8</sup> n'est certes pas récente, mais elle donne lieu en 1995 à un ouvrage majeur dans le domaine des études traductologiques : *The Translator's Invisibility : A History of Translation*, de Lawrence Venuti. Se

---

<sup>8</sup> L'origine, probablement italienne, de cette expression en raison de son jeu sur des sonorités proches (*traduttore traditore*) n'est pas connue, mais on en trouve un écho en français dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, chez Du Bellay (*Défense et illustration de la langue française*, 1549, livre I, chapitre 6, « Des mauvais traducteurs ») : « Mais que dirai-je d'aucuns, vraiment mieux dignes d'être appelés *traditeurs* que *traducteurs*? vu qu'ils trahissent ceux qu'ils entreprennent exposer, les frustrant de leur gloire, et par même moyen séduisent les lecteurs ignorants, leur montrant le blanc pour le noir [...] ».

positionnant contre l'idée dominante que la tâche principale du traducteur consiste à produire un texte qui ressemble le moins possible à une traduction tout en restant fidèle au moins à l'esprit de l'original, Venuti dénonce cette « illusion de la transparence » produite par des processus « ciblistes » (privilégiant la réception de la traduction plutôt que la conservation du texte-source), et plaide plutôt en faveur de la *foreignization*, le processus inverse, qui vise au contraire à faire voyager le lecteur, en l'éloignant de sa zone de confort et en le confrontant à l'altérité d'un texte produit dans un contexte culturel autre que le sien. La question qui en découle est, bien entendu, celle de la responsabilité du traducteur ou de l'interprète<sup>9</sup>, qui est invité dorénavant à penser son travail comme n'étant jamais neutre, et pouvant constituer un outil puissant de médiation de différences culturelles, « une éthique de la différence [...] qui reconnaît et qui cherche à remédier aux asymétries de la traduction ; une théorie des bonnes et des mauvaises méthodes de la pratique et de l'étude de la traduction » (Venuti 1998 : iii ; nous traduisons).

Tous ces développements – la conception de la traduction comme un acte non seulement linguistique mais globalisant ; la prise en compte du contexte qui a donné lieu au texte à traduire ; la conscience du caractère nécessairement subjectif des choix de traduction ; et enfin la place de la traduction dans les processus de construction de pouvoir – constituent des enrichissements indiscutables du champ disciplinaire et

---

<sup>9</sup> La question s'est posée récemment par des traducteurs des discours de Donald Trump. Face à ses affirmations fausses, à ses propos volontairement blessants ou incendiaires, le traducteur se retrouve souvent tenté de rétablir la vérité ou d'atténuer des formulations paraissant comme outrancières et offensantes. D'autre part, certains traducteurs ont tendance à améliorer le texte d'origine, en occultant l'usage de capitales ou de points d'exclamation, ou les répétitions, ressentis comme relevant d'un registre « puérile », afin de les rendre plus dignes d'un président (voir à ce sujet Viennot 2019).

ouvrent des perspectives nouvelles, permettant d'intégrer dans la discipline l'apport de connaissances venues d'autres domaines. En corrélation, tous ces développements ont eu pour conséquence d'entraîner un élargissement de ce que l'on peut considérer comme le « champ » de la traduction, qui apparaît désormais comme susceptible d'intégrer non seulement des textes, oraux et écrits, mais aussi tout type de « transfert » culturel<sup>10</sup>. En intégrant ces nouveaux paramètres, l'étude de la traduction devient véritablement interdisciplinaire, développement qui a pu entraîner des effets positifs et des effets négatifs. Parmi les effets positifs, on peut compter le fait que les études sur la traduction sortent ainsi de leur « tour d'ivoire » pour acquérir un statut et une pertinence dans le domaine plus concret des rapports sociaux et politiques ; cependant, cette ouverture de la traduction à des approches autres que linguistique et philologique soulève la question des compétences requises pour aborder cet objet d'études : compétences relevant de domaines autres que linguistiques pour les linguistes, et compétences en langues pour les chercheurs non-linguistes. Et, bien sûr, avec la possibilité toujours présente de voir le champ des études sur la traduction se dilater et se diluer, au risque de perdre complètement son identité.

### *Le Translational turn en études culturelles*

Inversement, l'idée que la traduction constitue un acte qui n'est pas uniquement linguistique, entre langues différentes, ouvre la possibilité d'instrumentaliser la méthodologie de la traduction

---

<sup>10</sup> L'origine, probablement italienne, de cette expression en raison de son jeu sur des sonorités proches (*traduttore traditore*) n'est pas connue, mais on en trouve un écho en français dès le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, chez Du Bellay (*Défense et illustration de la langue française*, 1549, livre I, chapitre 6, « Des mauvais traducteurs ») : « Mais que dirai-je d'aucuns, vraiment mieux dignes d'être appelés *traditeurs* que *traducteurs*? vu qu'ils trahissent ceux qu'ils entreprennent exposer, les frustrant de leur gloire, et par même moyen séduisent les lecteurs ignorants, leur montrant le blanc pour le noir [...] ».



pour aborder tous les cas de figure de transfert culturel, ainsi que les cas de réécriture et de réadaptation. Ce potentiel de la traduction comme outil d'investigation et comme terrain pour l'étude de la culture avait déjà été relevé par Venuti (1999 : 9). L'idée avait été reprise par Susan Bassnett (2002), qui appelait de ses vœux une théorie de la traduction s'inscrivant dans une théorie générale de la transaction, dépendant des actions translationnelles et des négociations de différents « intermédiaires culturels » (*cultural brokers*)<sup>11</sup> : « De nos jours », dit-elle, « le mouvement des peuples à travers le monde apparaît comme imitant le processus même de la traduction, car la traduction est autre chose que le seul transfert de textes d'une langue à l'autre : on peut l'envisager, à raison, comme un processus de négociation entre textes et entre cultures, un processus au cours duquel toutes sortes de transactions ont lieu, médiées par le personnage du traducteur » (Bassnett 2002 : 5-6 ; nous traduisons).

Cette analogie est poussée encore plus loin par Doris Bachmann-Medick qui, écrivant sur cet horizon élargi, de la traduction textuelle à la traduction culturelle, identifie une approche inspirée de la traduction partout dans les humanités, allant jusqu'à l'idée des « humanités comme *translation studies* » (2009 : 5).

Il est évident ici que des spécificités linguistiques propres à chaque pays peuvent étayer (ou non) une telle approche. Si on veut passer de la traduction linguistique aux transferts et échanges culturels, le terme anglais *translation* est beaucoup plus apte à le faire<sup>12</sup>. Ce mot est arrivé en anglais par le français, qui employait le verbe *translater* et le nom

---

<sup>11</sup> L'idée de la traduction (linguistique) comme une négociation a été développée, entre autres, par Umberto Eco (2006)

<sup>12</sup> Il est d'ailleurs frappant qu'en français on soit passé, au XVI<sup>e</sup> siècle, d'un terme à l'autre et vraisemblablement d'une conception de la traduction à une autre.

*translation* pour désigner la traduction linguistique pendant tout le Moyen âge et jusqu'aux premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, les termes *traduction* et *traduire*, empruntés à l'italien, apparaissant vers les années 1520-1530, et finissant par supplanter les anciens termes. Le terme *translation* vient du latin *translatio*, de *translatum*, supin de *transfere*, littéralement « porter d'un lieu à un autre » (de *trans-* et *ferre*). Il est à rapprocher du grec *μεταφορα*, de même sens, qui a donné *métaphore*. Dans le dictionnaire latin-français de Félix Gaffiot, le sens donné en premier pour *translatio* est « action de transporter, de transférer ». Et c'est ce sens qui est encore retenu en priorité en français actuel pour le verbe *translate* : « Action de transporter le corps, les restes d'une personne d'un lieu à un autre », l'exemple type étant le transfert des restes ou des cendres de grands personnages au Panthéon.

Alors que le terme *translate* sous-entendait la notion de déplacement, d'un simple changement de lieu d'un objet qui demeurerait identique avant et après le processus, le verbe *traduire* (correspondant au latin *traducere*) introduisait une dimension supplémentaire, celle de « conduire au-delà d'une limite, franchir, traverser » (présente de nos jours dans l'expression *traduire en justice*), sans parler bien sûr du rapprochement sonore introduit avec le latin *tradere*, « trahir ». La langue anglaise a, en revanche, emprunté le verbe actuel (*to translate* au français (XIII<sup>e</sup> siècle), et le verbe n'a pas connu de modification ni de concurrent depuis ce temps. Il n'est pas difficile de voir comment, de « déplacer un objet d'un lieu à un autre » on arrive au sens de « transmettre un message identique d'une langue à une autre » ou, pour l'exprimer de manière plus élaborée, « faire que ce qui était énoncé dans une langue le soit dans une autre, en tendant à l'équivalence sémantique et expressive des deux énoncés » (définition du *Petit Robert*).

Le terme anglais *translation* se rattache donc facilement à la notion de « transfert culturel », qui implique un déplacement entre deux espaces culturels (états, nations, régions, aires culturelles ou linguistiques) d'objets (physiques), de personnes ou de populations, d'idées et de concepts, de modèles littéraires, et même d'éléments de vocabulaire. Le champ d'étude des transferts culturels (ou plutôt cette approche, car il ne s'agit pas vraiment d'un domaine d'étude nouveau), relativement récent, se donne donc pour objet d'étudier les façons dont une culture donnée importe et assimile des éléments étrangers, ou exporte des éléments de sa propre culture ailleurs : qu'il s'agisse de comportements, de textes, de formes, de valeurs, et de modes de pensée et d'expression.

Ce qui importe, pour celui qui adopte cette approche, c'est moins le fait de l'emprunt ou de l'importation que les contextes et conditions de départ et, surtout, d'accueil de ce qui est « transféré » : ses vecteurs (voyageurs, traducteurs, enseignants et autres « passeurs »), les processus d'appropriation (ou, au contraire, de rejet) mis en jeu, ainsi que les enjeux et stratégies dans ces phénomènes de prêt et d'emprunt de la part de la culture de départ et celle d'accueil.

Puisque la traduction peut être vue à juste titre comme l'exemple du transfert culturel par excellence, l'opération inverse, consistant à instrumentaliser la terminologie et la méthodologie de la traduction pour en faire des méthodes d'analyse dans d'autres disciplines apparaîtrait comme un développement assez logique. De fait, dans un article de 2013 consacré au « *translational turn* » dans les études culturelles et les sciences sociales, Doris Bachmann-Medick décrivait quelques-unes des applications dans ce domaine : la notion de « relations de traduction » (*relations of translation*) est ainsi mobilisée par Joachim Renn (2006) pour analyser les processus d'intégration dans une société. Bachmann-Medick elle-même, dans ce même article, propose « *a translational*

*understanding of culture* », une vision des caractéristiques culturelles non pas comme fixées une fois pour toutes mais mouvantes et sujettes à négociation, et cette approche « translationnelle » comme moyen de médiation des différences culturelles entre deux communautés, afin de mieux gérer ces différences. On pourrait objecter qu'il s'agit ici d'une simple métaphore ; cependant, la notion de traduction inter-linguistique elle-même n'est pas autre chose qu'une métaphore, une extension du sens originel de « transfert » de quelque chose d'un lieu à un autre.

Cette approche trouve cependant ses limites dans ce même article, lorsque les outils d'analyse de la traduction sont mobilisés pour analyser différents avatars locaux de la *Déclaration des droits de l'homme* de l'ONU de 1948. On apprend ainsi que la *Cairo Declaration on Human Rights in Islam*, qui précise que la charia est la seule loi de référence dans ce cadre, ne constitue pas une « traduction » de ce texte fondateur, mais plutôt une « réécriture ». Mais la terminologie et la métaphore trouvent ici leurs limites : quelle est la différence entre une traduction et une réécriture ? Il n'y en a pas : toute traduction est, peu ou prou, une réécriture. Au lieu de vouloir voir tout transfert comme une « traduction », il serait sans doute plus judicieux de considérer tout exemple de traduction comme un type de transfert, et la notion même de transfert comme impliquant celle de la transformation, de l'adaptation ou de l'altération<sup>13</sup>.

Dans des domaines plus voisins, cependant, comme celui de la bibliographie matérielle, l'utilisation de l'analogie de la traduction peut être réellement opérante. Dans un article de

---

<sup>13</sup> La notion de *transmission*, mot-valise créé à partir de *transform* et de *transmission* par Randall McLeod (2009), reprend cette idée que « toute transmission implique une transformation » pour l'appliquer de manière très pertinente à la transmission textuelle, surtout à l'époque du manuscrit et de l'imprimerie artisanale

1988, le chercheur belge Jeroom Vercruyse avait théorisé la notion de la « traduction typographique » pour aborder l'étude de la mise en livre d'un texte au temps de l'imprimerie artisanale. Comme le démontre Vercruyse de manière très convaincante, la « traduction » en question peut se définir comme une suite d'opérations qui transforment un texte manuscrit en texte imprimé, ou un texte déjà imprimé en un autre texte imprimé. Dans un tel processus, il y a plusieurs intervenants : l'auteur lui-même, parfois le scribe qui prépare un manuscrit pour l'imprimeur, le ou les compositeur(s), le correcteur, le maître imprimeur, et enfin le libraire, chacun ayant ses compétences propres et son « cahier des charges » en la matière. Parmi les opérations impliquées, on peut relever : les questions d'établissement du texte et éventuellement des paratextes, le découpage et l'organisation des différents composants et divisions du texte, le choix de caractères typographiques, la couleur de l'encre, le choix du papier, du format, la mise en page, la page de titre, les illustrations, l'orthographe adoptée, la ponctuation (au sens large : non seulement les points, mais aussi les paragraphes, espaces, marges ; l'emploi de majuscules, les alternances de types de caractères), qui tous participent à la production de sens. En effet, le sens d'un texte quel qu'il soit dépend des formes qui le « donnent à lire » (selon la formulation de Roger Chartier), et des dispositifs propres à la matérialité de l'écrit. Et, comme le montre un nombre grandissant d'études prenant en compte l'analyse du support même des textes et leur dimension matérielle, il devient désormais impossible de séparer la compréhension historique des écrits de la description morphologique des objets qui les portent.

Un autre article, plus récent, de Guyda Armstrong (2015) va dans le même sens. Analysant des traductions de l'italien en anglais publiées entre 1570 et 1600 (sous forme de manuel bilingue ou d'ouvrage multilingue), elle mobilise les notions

bien connues en études traductologiques d'*équivalence*, de *domestication* et d'*étrangéisation*<sup>14</sup> pour analyser la manière dont les éléments de la mise en page de ces textes (choix de caractères typographiques, techniques de mise en parallèle des deux langues, disposition des caractères sur la page, éléments décoratifs) participent au même titre que la traduction elle-même à la création du sens et à la perception, par le lectorat visé, du texte ou des textes en présence comme « domestiqués » ou au contraire « étrangéisés », cette dernière catégorie étant prisée et constituant une valeur ajoutée pour un lectorat aisé et averti<sup>15</sup>.

Des études de ce type, rares dans le passé mais de moins en moins aujourd'hui, se situant au carrefour des études linguistiques, de la bibliographie matérielle et de l'histoire culturelle de la lecture, offrent des perspectives nouvelles et des éclairages inédits.

### *Bilan et perspectives*

Les tentatives de mobiliser la méthodologie d'analyse de la traduction pour l'appliquer dans des domaines disciplinairement éloignés de la linguistique et de la textologie peuvent apparaître comme assez peu probantes : on arrive difficilement à dépasser le stade de la métaphore ou de la simple analogie. En outre, en ce qui concerne la pratique même de la traduction inter-linguistique, ces débats sur les enjeux de pouvoir liés aux traductions ne sont pas pertinents

---

<sup>14</sup> Le terme anglais *foreignisation* peut être traduit de différentes manières : *étrangéisation*, *dépaysement*, voire *forainisation* ; aucune de ces traductions n'étant vraiment satisfaisante, certains préfèrent garder le terme anglais d'origine.

<sup>15</sup> L'approche adoptée ici s'inspire en grande partie de celle d'Anne Coldiron (2012) qui, s'inspirant à son tour de la notion de visibilité / invisibilité de Venuti et en l'appliquant aux éléments non-linguistiques du texte matériel, soulignait l'importance de ces éléments qui, dans la mesure où ils étaient perçus comme « étrangers » ou non, pouvaient être vus comme plus ou moins valorisés

dans tous les cas. Il faut dire que toutes les traductions ne sont pas susceptibles de ce type d'approche, loin de là : la vaste majorité des millions de traductions qui se font dans le monde (traductions techniques, modes d'emploi etc.) ne le sont pas. Il n'y a aucun enjeu de pouvoir à traduire le mode d'emploi d'un sèche-cheveux ou les consignes de sécurité en cas d'incendie dans un hôtel. Ces débats impactent aussi relativement peu les praticiens de la traduction dans ce qui fait le quotidien de leur métier. Cela peut avoir, en revanche, des conséquences importantes et parfois cruciales pour les traducteurs littéraires, et pour les traducteurs de textes politiques ou historiques.

En ce qui concerne la traduction en tant qu'objet d'étude, en revanche, des perspectives intéressantes ont été ouvertes récemment par des historiens de la culture, et notamment par Peter Burke dans son volume *Cultural Translation in Early Modern Europe* (2007). L'histoire de la traduction est un domaine relativement peu exploré en dehors de la littérature comparée et de l'histoire des religions. Or, des chercheurs aussi éminents que Lawrence Venuti, Theo Hermans et Antoine Berman n'ont pas manqué de souligner l'intérêt de l'histoire de la traduction en tant que discipline. Pourrait-on identifier, comme Burke (2007 : 2), un « *historical turn* » dans les études traductologiques ? En reprenant à son compte l'aphorisme d'Umberto Eco, « *translation is always a shift not between two languages but between two cultures* » (cité par Burke 2007 : 7), le chercheur britannique propose dans son volume une série d'études de cas menées sur différentes aires culturelles, ouvrant la voie vers de nouvelles perspectives en histoire de la traduction : la traduction comme témoin de la diffusion d'idées, les questions matérielles de l'offre et la demande, de la circulation de traductions, les questions du statut du traducteur, de sa formation, etc. Et ensuite, une série de questions qui paraissent fondamentales (mais qui sont pour le

moment sans réponse, ou n'ont reçu que des réponses partielles), « qui traduisait quoi, pour qui, quand et comment » ?

Pour répondre à ces questions, les chercheurs disposent à l'heure actuelle des matériaux qui rendent enfin possible une histoire culturelle exhaustive de la traduction. Il existe des bases de données permettant d'inscrire l'étude de la traduction de manière plus précise dans l'histoire du livre : on pense notamment au *Universal Short-Title Catalogue* (USTC) de l'université de Saint Andrews, élaboré à partir d'une recherche exhaustive d'exemplaires d'ouvrages imprimés entre les débuts de l'imprimerie et la fin du XVI<sup>e</sup> siècle dans les bibliothèques d'Europe et d'Amérique du nord, et qui permet à présent de localiser un très grand nombre d'ouvrages jusque ici à peine connus, mais qui constituent autant de pièces de la mosaïque d'une histoire de la traduction en Europe. D'autres bases de données plus spécialisées, comme la base *Renaissance Cultural Crossroads* de l'université de Warwick qui recense les traductions parues en Europe depuis le début de l'imprimerie jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, ou la base TRAFa (Traductions français-anglais, par l'auteur de cet article, et qui recense et décrit toutes les traductions du français vers l'anglais de 1500 à 1600) permettent maintenant de cartographier de manière assez précise la pratique de la traduction, et de situer cette pratique dans l'histoire plus globale des échanges culturels pendant l'époque moderne.

Dans ces initiatives, les Français ne sont pas en reste. Le projet *Histoire des traductions en langue française* (HTLF), mené par Yves Chevrel et Jean-Yves Masson, compte à présent quatre volumes publiés, de plus de mille pages chacun, permettant de saisir le phénomène de la traduction dans toute son ampleur, établissant les grands repères de l'histoire de la pratique et de la théorie de la traduction en



langue française à partir de toute autre langue. Il s'agit d'un projet scientifique d'une ampleur et d'une ambition inégalées, mené de manière interdisciplinaire par une équipe de spécialistes, et qui ouvre des champs d'investigation inédits à tous les chercheurs actuels et futurs en histoire de la traduction.

Si la France n'a pas encore vraiment pris la mesure du potentiel de la traduction dans le domaine des études culturelles, l'existence de ces outils ouvre des perspectives exceptionnelles pour cette discipline encore trop peu explorée qu'est l'histoire de la traduction. À la fois champ d'études et modèle potentiel pour des méthodologies d'investigation dans des domaines très divers relevant des études culturelles, les études sur la traduction soulèvent de nombreux questionnements (et, potentiellement, des solutions) concernant la prise en compte de l'expression de la diversité culturelle, la neutralité ou non du traducteur (au sens large) en tant que passeur et intermédiaire, la construction de discours dominants et l'ouverture à des publics plus larges des productions culturelles des communautés minorisées. En tant que modèle, la traduction permet – voire impose – de penser ou de repenser la communication interculturelle comme une possibilité sans cesse de négocier, de reformuler et de réactualiser une mise en rapport dynamique et historicisée des langues et des cultures.

## Références

Armstrong, G. (2015) « Coding continental : information design in sixteenth-century English vernacular language manuals and translations », *Renaissance Studies* 29/1 : 78-102.

Bachmann-Medick, D. (2009) « Introduction. The Translational Turn », *Translation Studies* 2/1 : 2-16.

Bachmann-Medick, D. (2012) « Translation – A Concept and Model for the Study of Culture », in B. Neumann et A. Nünning (eds.), *Travelling Concepts for the Study of Culture*, pp. 23-43. Berlin & Boston : De Gruyter.

Bachmann-Medick, D. (2013) « The “Translational Turn” in Literary and Cultural Studies : The Example of Human Rights », in G. Olson et A. Nünning (eds), *New Theories, Models and Methods in Literary and Cultural Studies*, pp. 213-233. Trèves : Wissenschaftlicher Verlag Trier.

Bassnett, S. & Lefevere, A. (1990) *Translation, History and Culture*. Londres : Pinter.

Bassnett, S. (2002) *Translation Studies*. 3e édition. Londres : Routledge.

Bellos, D. (2011) *Le Poisson et le bananier. Une histoire fabuleuse de la traduction*, trad. par D. Loayza. Paris : Flammarion.

Burke, P., & Hsia, R. P.-C. (2007), *Cultural Translation in Early Modern Europe*. Cambridge University Press.

Chevrel, Y. & Masson, J.-Y. (2012) *Histoire des traductions en langue française : XIX<sup>e</sup> siècle*, Y. Chevrel, L. D’hulst & C. Lombez (dir.). Lagrasse : Verdier.

Chevrel, Y. & Masson, J.-Y. (2014) *Histoire des traductions en langue française : XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Y. Chevrel, A. Cointre & Y.-M. Tran-Gervat (dir.). Lagrasse : Verdier.

Chevrel, Y. & Masson, J.-Y. (2015) *Histoire des traductions en langue française : XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, V. Duché-Gavet (dir.). Lagrasse : Verdier.

Chevrel, Y. & Masson, J.-Y. (à paraître) *Histoire des traductions en langue française : XX<sup>e</sup> siècle*. B. Banoun, J.-Y. Masson & I. Poutin (dir.). Lagrasse : Verdier.

Coldiron, A. E. B. (2012) « Visibility Now : Historicizing Foreign Presences in Translation », *Translation Studies* 5 : 89-200.

Du Bellay, J. (1971 [1549]) *Défense et illustration de la langue française*. Yvonne Wendel-Bellenger (ed.). Paris : Larousse (collection « Nouveaux classiques Larousse »).

Eco, Umberto (2006 [2003]) *Dire presque la même chose – Expériences de traduction*, trad. par M. Bouzaher. Paris : Editions Grasset et Fasquelle.

Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (2010) *Handbook of Translation Studies*, vol. 1. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.

Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (2011) *Handbook of Translation Studies*, vol. 2. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.

Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (2012) *Handbook of Translation Studies*, vol. 3. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.

Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (2013) *Handbook of Translation Studies*, vol. 4. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.

Kenny, D. (2009) « Equivalence », in M. Baker et G. Saldanha (eds), *The Routledge Encyclopedia of Translation Studies* (2<sup>e</sup> édition), pp. 96-99. Londres : Routledge.

Lefevere, A. (1992) *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*. Londres : Routledge.

Marinetti, C. (2010) « Cultural approaches », in Y. Gambier et L. van Doorslaer (eds), *Handbook of Translation Studies*, vol. 2, pp. 26-30. Amsterdam & Philadelphie : John Benjamins Publishing Company.

McLeod, R. & Owens, M. (2009) « Randall McLeod in conversation with Mark Owens », *Dot Dot Dot* 18.

Nida, E. A. (1964) *Toward a Science of Translating : With Special Reference to Principles and Procedures Involved in Bible Translating*. Leyde : E. J. Brill.

Nida, E. A. & Taber, C. R. (1969), *The Theory and Practice of Translation*. Leyde : E. J. Brill.

Renn, J. (2006) *Übersetzungsverhältnisse : Perspektiven einer pragmatischen Gesellschaftstheorie*. Weilerswist : Velbrück.

Snell-Hornby, M. (1990) « Linguistic Transcoding or Cultural Transfer? A Critique of Translation Theory in Germany », in

S. Bassnett & A. Lefevere (eds.), *Translation, History and Culture*,

pp. 79–86. Londres : Pinter.

Snell-Hornby, M. (2006) *The Turns of Translation Studies : New paradigms or shifting viewpoints ?* Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins.

Snell-Hornby, M. (2009) « What's in a turn ? On fits, starts and writhings in recent translation studies », *Translation Studies*, 2/1,

pp. 41-51.

Venuti, L. (1995) *The Translator's Invisibility : A History of Translation*. Londres & New York : Routledge.

Venuti, L. (1998) *The Scandals of Translation. Towards an Ethics of Difference*. Londres & New York : Routledge.

Vercruyse, J. (1988) « Les traductions typographiques de Voltaire », in N. Catach (ed.), *Les éditions critiques. Problèmes techniques et éditoriaux*, pp. 98-107. Besançon & Paris : Annales Littéraires de l'Université de Besançon / Les Belles-Lettres.

Vermeer, H. J. (1986) *Voraussetzungen für eine Translationstheorie - Einige Kapitel Kultur- und Sprachtheorie*. Heidelberg : Vermeer.

Viennot, B. (2019) *La Langue de Trump*. Paris : Les Arènes.

Werner, M. & Espagne, M. (1987) « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750- 1914) », *Annales : économie, Sociétés, Civilisations*, 42 (IV) : 969- 988.